

Claude Vigée

Vigie de la vie

Qu'est-ce donc que la poésie ? Un feu de camp abandonné, qui fume longuement dans la nuit d'été, sur la montagne déserte. Retrait du monde et de moi-même, Souvent je l'ai entendu germer dans la pierraille de la montagne, Le grondement muet dont naîtra le tonnerre. (Le Grenier magique)

Que reste-t-il de nous quand le temps se retire ?

Maintenant le temps se retire pas à pas, goutte à goutte de Claude Vigée, et de sa vie errante, des greniers débordants de sa mémoire, il fait un tas. Lui l'admirateur et le traducteur de Rilke, il sait qu'il fallait laisser mûrir la mort en lui. Il est désormais prêt, surtout dans le deuil de la disparition de sa compagne Evy le 17 janvier 2007. La buée des choses ne peut se confondre avec les larmes, il attend sur le seuil que ses cris lui reviennent. Nimbé dans la lumière, lumière de sa vie, lumière de ses mots, il semble un témoin de l'éternité : « un peu de cendre blanche sur la langue muette ».

Souvent le doute est présent ne se sachant rien d'autre « qu'un papillon affolé voltigeant dans la nuit », et la vanité du passage des mots et la certitude de naître promis aux feux de l'agonie :

Être poète pour que les hommes vivent

Sur l'infime épaisseur des mots nous patinons à reculons depuis l'enfance ; nous chantons, nous dansons vers l'infini sans regard et sans nom.

Parfois l'espérance, la folle espérance :

« Quand nos yeux s'éteindront, d'autres verront le monde : Tout ira bien ainsi. Rien ne sera perdu De la grande lumière au-dessus de la terre : Car c'est elle qui compte, rien d'autre. Et le regard D'un homme au petit jour sur les montagnes saintes. »(Nev » *Shaanan, 1961 Les noces d'Amnon et de Tamar*).

De toutes ses forces de tous ses textes il aura voulu repousser l'oubli, délier la fatalité. Plus que le défi du poète, il s'agit du défi de l'homme. Gorgé de métaphysique, de profonde culture juive, Claude Vigée sait les mélodies de l'exil, l'holocauste infligé par l'Europe aux juifs, l'amer savoir de survivre et de vivre.

Pour cela il sera poète et juif :

« Jacob et poésie ont le même destin Être juif et poète c'est tout un ». Marina Tsvetaeva ne disait rien d'autre.

Pour lui être juif cela signifie cette alliance : <

Pour moi, être juif c'est d'abord participer à la mémoire du commencement du monde, puis à sa lente, sa dure rédemption à travers le temps de l'histoire, en associé loyal, responsable et passionné du Créateur. C'est se souvenir bizarrement de la totalité de la création comme si l'on y assistait en cet instant même. C'est partager la connaissance de l'ensemble mouvant des choses depuis la nuit des origines, en y jouant le rôle d'un confident, d'un complice, d'un allié par filiation directe, depuis Abraham notre père et ses descendants quelquefois demeurés fidèles.(entretien avec Robert Masson)

Il sait ce qui l'a sauvé : « Je suis avant tout un poète. Ce qui m'a maintenu, c'est l'écriture de ces poèmes et la continuité de moi-même que l'effort de création exigeait à tout moment. »

L'écriture n'est pas seulement vitale pour lui, elle le fait vivre. Il ne voulait « pas être changé en statue de sel », être enterré vivant dans le silence.

Claude Vigée est issu d'une famille juive alsacienne. Il est né le 3 janvier 1921 à Bischwiller, et il passe son enfance en Alsace. Chassé par la guerre, il séjourne quelque temps (1940 - 1942) à Toulouse. Il assume alors totalement sa judaïté, trahi par ses « co-patriotes ». Les toulousains devraient se souvenir de ce jeune homme qui, la nuit suivait les cours du rabbin de la synagogue de la rue Palaprat, toujours en activité, au risque de sa vie. Engagé dans l'Action juive et la Résistance, il est dénoncé et doit fuir.

Il se réfugie aux États-Unis au début de 1943. Il y poursuit des études de littérature et devient professeur de littérature française à l'université de Brandeis, près de Boston.

Entretiens, en novembre 1947, il a épousé Evy Meyer, sa cousine germaine, née à Seebach, village tout proche du sien.

En 1960, il s'installe en Israël où il occupera le poste de littérature française et comparée à l'université de Jérusalem jusqu'à sa retraite en 1984. Il va y vivre quarante ans avant de revenir à Paris et reprendre parfois le chemin de Jérusalem, tisonnant ses souvenirs.

Lui l'alsacien profond déployé entre Bischwiller ou Jérusalem, il a su « danser sur l'abîme » et nous dire ceci :

«...Pour vivre à l'échelle humaine dans le tourbillon de ce nouveau millénaire, et en dompter la violence démesurée, j'ai tenté, comme chacun d'entre mes frères, de demeurer toujours égal à mon plus intime découragement, - sans le calomnier, sans le nier par couardise ou par frivolité gratuite. Partout, à toute heure, sachons ensemble faire face à la tristesse, là même où elle va l'emporter aujourd'hui en moi ou en autrui. Ne sommes-nous pas un peu trop vite consentants, par une lâche indifférence, au malheur d'exister dans ce monde sans pitié ? Pour perdurer ici-bas, le grand art, c'est de savoir rire en pleurs dans cette danse avec la tristesse, comme avait osé le faire jadis Mozart, ce maître en-folie génial porteur d'une très haute sagesse, aux heures les plus sombres et les plus lumineuses de sa brève existence, restaurant en nous tous, qu'il sauve du mal d'être séparés, la plénitude joyeuse du cœur, vécue et assumée dans son secret déchirement. »(Danser sur l'abîme 2004).

Il a donc vécu au plus haut de l'échelle humaine, lui le juif français d'Alsace, - « donc doublement juif et doublement alsacien » -, qui a fui le nazisme pour les États-Unis avant de s'installer en Israël et revenir vivre à Paris depuis 2001. Amoureux des collines de Jérusalem, fasciné par le divin, il est une vigie de la vie, chantant du milieu de la vie.

Homme de cinq langues, l'allemand, le français, l'anglais, l'hébreu, l'alsacien, et même du judéo-alsacien et de l'espagnol, il sait le danger de la langue de la Tour de Babel, le danger du chaos, mais aussi le pont jeté entre les mondes, ouverture vers l'universel.

Mais lui ne lutte pas contre le verbe, il lutte comme Jacob contre l'ange.

Déjà fier de son prénom claudiquant, - "« On avance dans la vie en boitant » -, Claude, il change son nom de Claude Strauss en Claude Vigée « vie j'ai »! Et ce pacte passé avec la vie, il le portera toujours : Vigée a la vie. Et à partir de cette acception du vivre, il pourra entreprendre sa quête du sens, poète et témoin.

Je boite mais je vis... et ça m'aide à comprendre que la création n'est pas finie, qu'elle est imparfaite.

Paroles et silence

Sa lecture s'éclaire à la double lueur de sa spiritualité juive et de ses filiations poétiques (Rilke, Celan, Saint-John Perse, Goethe....) ou d'amitiés profondes (Albert Camus,...), mais aussi de son profond enracinement dans le sol alsacien. Fidèle aux origines, irrigué par ses héritages, il est lumière. Il porte en lui les palpitations des mots de la Bible, la volonté de transmission et de partage. Croyant, mais non orthodoxe, refusant de « devoir se plier à un Dieu qui dit : tu dois », il est un grand interprète des textes bibliques dans lesquels il se ressource.

Le nom de Dieu est peut-être et ce que j'ai à dire est de cet ordre-là, pas plus, pas moins, le reste, gageure, folie, danse.

Et il aime citer cette blague hassidique « Dieu seul sait tout, mais un bon juif le sait encore mieux ! ».

Cette âme juive dont il est pétri, il la définit ainsi :

« Constituée d'une confiance et d'une espérance. La confiance absurde de traverser par hasard, chance (ou bénédiction de Dieu malgré tout), les épreuves, les persécutions, les pires malheurs, tout en appelant le Seigneur à renouveler nos jours, comme à l'Orient du temps, comme à l'aube du monde ».

Homme anéanti par la disparition de sa compagne, il ne peut que questionner l'implacable sans renoncer à transmettre la vie :<

Les jeunes morts d'hier soir se souviennent-ils encore des vivants d'aujourd'hui ? Leurs âmes sont de grands yeux blancs qui, comme les aveugles, ne voient plus que du noir.

Il sait que « toute vie finit dans la nuit ». Mais au plus près du lieu nu de l'origine, il n'oublie pas « les enfants singuliers, frères de lait, frères de mai, venus de nulle part, oh mes ombres aimées de jadis, surgies dans la lucarne obscure comme dix rangs de pommiers droits et ronds plantés vifs dans la tapisserie volante de l'espace. »

Car sa glaise matricielle demeure sa terre d'Alsace, sa sagesse dans la tradition hébraïque. Et il célèbre la lumière du monde :

« Bien que le combat soit sans espoir car son issue est fatale, il faut le mener malgré tout, au détriment d'un égoïsme vulgaire, pris dans une sorte de folie d'être encore, soulevé sans raison par la joie d'exister contre vents et marées, en défiant par le rire spontané tout espoir de vaincre superflu ». *Toute vie finit dans la nuit, Entretiens, Parole et Silence, 2007.*

Claude Vigée semble se glisser dans sa propre absence, et rôder dans sa mémoire en ruminant l'inacceptable et pourtant inéluctable.

Mais au-delà du deuil Claude Vigée nous laisse ses traces de paix et de scintillement :

Si mes poèmes, mes récits, mes témoignages vont servir à quelque chose, n'est-ce pas à nous frayer un sentier vers le lieu de la confiance première ? Et puis à forer, par un rebondissement inouï, l'autre chemin, contraire mais parallèle ; un chemin qui serait le frère jumeau du premier. Celui de l'ouverture au temps et à l'espace habités de ce monde, au sein duquel nous nous enfonçons comme un fleuve s'écoule vers l'océan, en y répandant au passage la semence de ses grandes eaux qui étincellent dans le soir montant, et fécondent librement le ventre de la terre. Dans le silence de l'Aleph.

Claude Vigée est espérance et espérance, son œil bleu regarde avec tendresse le monde malgré sa violence, mais il n'oublie pas ceci :

« L'infini nous épargne peut-être par pitié. »

Quelques textes

Les pas des oiseaux dans la neige

Deux étoiles filantes
sur la montagne obscure :
déjà leur cœur de braise
agonise et s'éteint.
Que reste-t-il de nous
quand le temps se retire ?
à peine une buée, ce souffle qui s'efface
sur le miroir brisé.
L'œil ne suit que la trace
du vent dans les nuées;
Et pourtant nous y danserons,
chanteurs au bec léger,
crânes d'oiseaux en fête
aux frêles osselets
déjà remplis de rien :
un peu de cendre blanche
sur la langue muette.

Le dernier espoir

"Le nom de Dieu est : Peut-être." (Tikkounéi-Hazohar 69)

Que reste-t-il de nous deux à la fin,
sinon peut-être

Ce maigre feu de broussailles mal éteint
qui fume encore tout bas en hiver certains soirs
entre deux souches de saules gris et noirs,

derrière le petit-bois de sureaux et de hêtres
enseveli par les lourds marais du Vieux-Rhin
sous un linceul de lune, dans l'éternel brouillard.

(printemps 2004)

L'Art de la fugue

Mourir, c'est retrouver la terre désirée,
S'endormir dans les eaux de l'origine,
Téter le sein nourricier de la nuit.
Mourir, c'est embrasser le monde bien-aimé.
Qui n'aime pas devient
La lande abandonnée.
Qui ne s'est pas ouvert
Sera pierre fermée.
Qui méprisa rejoint
La cendre secouée.

Mourir, c'est perdre pied sur le bord de l'écueil,
Puis chavirer dans la mer étrangère :
S'enliser dans le marais du silence.
Mourir, c'est passer dans le monde mal-aimé.

Chaque homme se destine
A la mort qui lui plaît.
Mourir, c'est s'accomplir,
Mourir, c'est s'engloutir.
La mort est ta patrie,
La mort est ton exil.

Mourir, c'est devenir le monde où tu vivais.

Extrait de La Corne du Grand Pardon, Ed. Pierre Seghers 1954

Bibliographie très succincte

La lutte avec l'ange (1950) L'Harmattan réédition 2005.
La corne du grand pardon (1954) Seghers.
L'été indien (1957) Cerf ,
Paroles et silence 2001.
Le poème du retour (1962) Mercure de France.
Le passage du vivant, Ed. Paroles et Silence, 2001.
Dans le creuset du vent, Éditions Parole et Silence, Paris juin 2003.
Danser vers l'abîme, Ed. Parole et Silence, Paris décembre 2004.
Les Orties noires (poèmes et proses), Flammarion, 1984 - réédition Ed. Oberlin 2001.
Être poète pour que les hommes vivent (2006).
Le Soleil sous la mer, Anthologie des poèmes sur la période 1939 - 1971, Flammarion 1972 .
La lune d'hiver 1970 Honoré Champion 2002.

Un panier de houblon tome I, La Verte Enfance du monde, J.-C. Lattès, 1994. tome II,
L'Arrachement, J.-C. Lattès, 1995.
Les portes éclairées de la nuit (Cerf, 2006).
Toute vie finit dans la nuit - dialogue avec Yvon Le Men , (Editions Parole et Silence, (mai 2007)